

UNAI EMERY UNE ASCENSION EN BALLON

En peu plus d'une décennie, le jeune entraîneur espagnol, quarante-quatre ans, est passé du banc de Lorca, club de Troisième Division, à celui du PSG, qu'il rejoindra dans les prochains jours. Une trajectoire surprenante ? Pas forcément, tant le technicien basque est un bourreau de travail cherchant à accomplir ce qu'il n'a pu réaliser comme joueur : atteindre les sommets. **TEXTE** ROMAIN MOLINA, À SÉVILLE



« IL NOUS APPELAIT AU TABLEAU ET ON DEVAIT RÉPONDRE À SES QUESTIONS. ON ÉTAIT DANS UNE OPTIMISATION DE TOUS LES DÉTAILS. »

LAURENT DE PALMAS, SON ANCIEN JOUEUR À ALMERIA

« J

oder ! Hostia Steven* ! » Sous le chaud soleil automnal de Séville, Unai Emery enchaîne les jurons et s'agite au milieu de ses ouailles. En cause, un pressing trop haut de Steven N'Zonzi, arrivé l'été dernier de Stoke City et qui a mis plusieurs mois à s'adapter aux exigences du technicien basque. « Il ne devait pas serrer tout de suite le milieu adverse, mais le laisser faire la passe sur le latéral pour ensuite le bloquer à deux. En montant face à lui, il lui laisse des angles de passe : à son défenseur

DÉJÀ, EN 2006.
À LA TÊTE DE LORCA EN TROISIÈME DIVISION ESPAGNOLE, SOUS LE JEUNE UNAI (À DROITE, EN ROUGE), PERÇAIT LE BRILLANT EMERY. AVEC À LA CLÉ, UNE MONTÉE EN SEGUNDA DIVISION.



ou sur le côté. Or, s'il la donne au latéral, Steven n'est pas là pour faire la prise à deux et bloquer le retour de passe. » Il joint le geste à la parole, comme à son habitude. Discuter de football ne l'a jamais dérangé, au contraire. Avant de signer à Séville, en janvier 2013, il avait rencontré à l'hôtel *Melia* de Valencia le directeur sportif, Monchi, en compagnie de son agent de l'époque, Inaki Ibanez. Très vite, ce dernier s'effaça et se contenta d'écouter les deux hommes débattre de l'effectif. La légende dit que le rendez-vous s'est étiré sur plus de six heures, sans savoir si la boisson ou le football en était responsable. « On a mis le temps de côté », sourit Emery. Monchi abonde et se plaît à répéter l'histoire à quelques journalistes locaux. Évidemment, en bon Andalou, le récit s'enjolive à chaque fois qu'il le raconte. Il décrit à quel point il fut immédiatement charmé, mais ne voulait pas partir ce jour-là avant de poser une ultime question : « Si nous travaillons main dans la main durant les deux prochaines années, où sera Séville selon toi ? » La réponse fusa : « Champion. »

UNE FAMILLE HISTORIQUE DU FOOTBALL ESPAGNOL

Hondarribia, ville basque d'environ 16 000 habitants bordant la baie de Chingoudy, frontière naturelle entre l'Espagne et la France. C'est ici qu'Unai Emery est né et a passé ses vingt-quatre premières années entre les remparts fortifiés du centre, les restaurants de l'historique quartier des pêcheurs (la Marina) et la plage. « J'ai eu une enfance très heureuse », expliquait-il sur la chaîne basque EITB pour l'émission culinaire de Ramon Roteta – un homme de Hondarribia également – et Ander Gonzalez. Un verre de vin, des tranches de pain et des rougets frais accompagnent la visite de l'arrière-Pays basque où Unai dévoile ses racines et son âme poétique. « Lorsque le soleil se montre après la pluie, c'est magnifique. Il fait ressortir le vert qui nous entoure, la mer, la montagne, (...) Souvent, je n'allais pas au collège lors de la première heure du matin. Je préférais aller à la "venta" (*une auberge isolée*) à 7 heures pour voir les poissons que les pêcheurs avaient ramenés. Je pouvais rester une heure à les regarder afin de savoir si c'était des anchois, des bonitos... » Au milieu des références culinaires, il ne peut s'empêcher de glisser un mot sur le football, « ce sport auquel [il jouait] un peu partout ».

Il faut dire que la famille Emery est viscéralement liée au ballon rond et à sa terre, la région de Guipuscoa, l'une des sept provinces historiques du Pays basque. Dans ce petit bout de nord de l'Espagne, deux équipes sont des membres historiques de la première Liga officielle, celle de 1929 : la Real Sociedad et le Real Union Club de Irun. À six kilomètres de Hondarribia, Irun comptait l'un des meilleurs gardiens du pays, Antonio Emery, dit le « Parajito », le petit oiseau. Grand-père d'Unai, il a remporté la Coupe d'Espagne à deux reprises en 1924 et 1927, à une époque où le Pays basque exerçait une influence considérable sur le football national. Juan, père d'Unai, fut également gardien. Il évolua à travers le pays, de La Corogne à Huelva en passant par Irun. « Ils étaient connus au village comme une famille de footballeurs puisque l'un de ses oncles – Roman – a aussi réalisé une carrière », relate Mikel Jauregi, un ami d'enfance. « J'ai connu Unai quand il avait une dizaine d'années puisque j'étais son coach dans l'équipe de jeunes de Hondarribia, poursuit-il. Il était maigrelet, taiseux et avec une excellente technique. Je me souviens que son père racontait souvent des histoires liées au football et que ça le passionnait. » Combien de fois Juan Emery a-t-il narré qu'Antonio fut le gardien ayant encaissé le premier but de l'histoire de la Liga ? C'était à Sarria, l'ancien stade de l'Espanyol, le 10 février 1929, avec pour bourreau José « Pitus » Prat, un autre mythe, qui a eu la belle idée de marquer seulement une fois cette année-là. « Ce qui est drôle avec les Emery, c'est qu'ils sont quatre frères. On pourrait se demander comment la maman fait pour ne pas se faire marcher sur les pieds dans ce monde d'hommes, mais c'est mal la connaître, rigole Jauregi. C'est un des personnages du village, avec un sacré caractère. Elle a une coutume assez spéciale puisque chaque jour, même en janvier ou février, elle va un moment à la plage. Je dis bien chaque jour. »

JOUEUR MODESTE, ENTRAÎNEUR PRÉCOCE

Unai n'a pas perpétué l'héritage des gardiens, laissant le poste à l'un de ses frères. « Il évoluait milieu de terrain, sur la gauche, se souvient Mikel Etxarri, son entraîneur de jeunes à la Real Sociedad. C'était un garçon qui n'avait que la peau sur les os. » Une blessure vint perturber sa progression,



CARLOS BARBA/EFEM/ANPP

comme la concurrence à son poste. « Javi De Pedro (NDLR : devenu international à douze reprises) était plus jeune et jouait au même poste. Unai n'est pas tombé au bon moment à la Real, pourtant il avait un certain potentiel : un pied gauche, une vision du jeu. Il cherchait surtout à tout comprendre. Beaucoup d'entraîneurs n'aiment pas quand un joueur, a fortiori un jeune, discute les décisions, mais, moi, j'aimais ça. Je lui expliquais pourquoi on faisait tel exercice ou tel placement. Il était dans un constant désir d'apprentissage », souligne Etxarri. À vingt-quatre ans, il quitta son club formateur après cinq petits matches avec l'équipe première ponctués d'un but, de la tête, « une partie de son corps qu'il utilisait pour penser et non pas pour toucher le ballon, en théorie », rigole son entraîneur. S'ensuivent des années en Deuxième et Troisième Division : Tolède, Ferrol, Leganes et Lorca, ville enfouie dans la province de Murcia, l'une des régions les plus pauvres et arides d'Espagne. Le club a littéralement coulé en 2015 sous les dettes et les impayés. Pourtant, dix ans plus tôt, la ville célébrait ses héros et une montée historique en Deuxième Division sous la direction d'un certain Unai Emery.

Blessé au genou en début de saison, il regardait ses coéquipiers s'enfoncer lentement au classement. L'entraîneur Quique Yagüe destitué, le Basque accepta l'offre du président pour reprendre l'équipe après les vacances de Noël. « Il m'avait immédiatement appelé pour me demander des conseils. Il voulait savoir si cela était une bonne idée de jouer et d'entraîner à la fois », raconte Etxarri. La sagesse de son mentor et les conseils des médecins concernant l'état de son genou ont eu raison de ses premières amours : Unai

ne rechaussa pas les crampons et resta sur le banc, un poste pour lequel il s'était préparé en passant ses diplômes. Six mois plus tard, Lorca arracha son billet pour les play-offs. Vainqueur d'Alicante, les hommes d'Emery avaient rendez-vous pour la finale, à Irun, là où son grand-père est sanctifié. Une rencontre étouffante où le Stadium Gal contenait plus de personnes que le nombre de places autorisées (environ 8 000 pour 6 344 normalement). « C'était fou, juste fou, l'un des plus grands moments que j'aie pu connaître en termes d'émotions », souffle Emery. Dans la prolongation, avec un homme en moins, le milieu offensif Juan Carlos Ramos eut la brillante idée de tenter un lob depuis le côté droit, devant les bancs de touche. La balle du Sévillan s'envola et retomba dans les filets. Les Lorquinos envahirent le terrain, Unai devenant littéralement fou en sautant dans tous les sens alors qu'il paraissait si sage en ce temps avec son survêtement old school et ses lunettes rondes. « Il ne faut jamais se fier aux apparences, rigole Bruno Saltor, l'un de ses anciens joueurs à Almeria et Valence. Il ne payait pas de mine, comme son équipe. Pourtant, Lorca est passé tout près de monter en Liga l'année suivante. Ils pratiquaient un jeu incroyable, aventurier. Ce n'était pas une partie de plaisir d'aller là-bas. »

LONGUES CAUSERIES ET QUATRE VÉRITÉS

Ancien directeur sportif de la Real Sociedad du temps de Raynald Denoueix, Roberto Olabe s'était engagé à Almeria pour la saison 2006-07. Pour parvenir à monter en Liga, un homme lui sembla nécessaire : Unai Emery. Quarante-deux journées plus tard, les Almerienses célébraient une

EN 2007, LE BASQUE CONQUIERT LE CŒUR DE TOUS LES SUPPORTERS D'ALMERIA EN PERMETTANT AU CLUB ANDALOU D'ACCÉDER À LA LIGA POUR LA PREMIÈRE FOIS DE SON HISTOIRE.

« TU AS UN VÉRITABLE ÉCHANGE AVEC LUI. LE SOUCI, C'EST, QU'IL PARLE ENORMÉMENT, IL EST PIRE QU'UNE PIE! »
JUAN SANCHEZ, ANCIEN DIRECTEUR SPORTIF DE VALENCE

deuxième place synonyme d'accession, avec, en prime, la meilleure attaque (73 buts) et un jeu spectaculaire. « Ce fut une année incroyable, à tous les niveaux, continue Saltor, aujourd'hui défenseur de Brighton, en Deuxième Division anglaise. Unai a instauré sa philosophie, son exigence de travail et son esprit de la gagne. Il avait l'habitude de faire des longues causeries d'avant-match, ce qui n'est jamais bon car les joueurs ont tendance à ne pas écouter quand ça dépasse un certain temps. Mais il savait trouver les bons

mots. Il ne parlait pas toujours de football et essayait de nous toucher en tant qu'homme. » Le concurrent de Bruno Saltor, le Français Laurent De Palmas, ne dit pas l'inverse. « Un grand entraîneur et un grand homme. Un sacré caractère aussi. On s'est accrochés plusieurs fois, mais toujours face à face, ce que j'apprécie. Ce n'est pas un entraîneur qui parle dans ton dos. S'il a envie de t'insulter, il te le dira en face. »

Chaque matin, les joueurs avaient rendez-vous pour une causerie et du travail vidéo ou tactique. Pas forcément une habitude pour un effectif de Deuxième Division espagnole, quand bien même celui-ci comptait des éléments talentueux – le portier néerlandais Sander Westerveld, l'ex-international péruvien Wilmer Acasiete, la légende locale José Ortiz Bernal ou l'attaquant nigérian Kalu Uche. « Il nous appelait au tableau et on devait répondre à ses questions. Comme j'étais latéral, il me demandait souvent : "Laurent, tu as une touche à vingt mètres de notre but. Quelle est la première solution privilégiée ? La seconde ? La troisième ?" Idem pour les touches offensives. On était dans une optimisation de tous les détails. Comment dois-je placer mon corps pour réaliser tel contrôle, pour couper tel angle de passe ? Il nous expliquait avant chaque séance l'intérêt de l'entraînement et les axes de progression collectifs et individuels. Avec son adjoint, Juan Carlos Carcedo, c'était le summum de ce que j'ai connu durant ma carrière. »

LE GENTIL FLIC ET LE MÉCHANT FLIC

Les deux hommes avaient joué ensemble à Leganes avant de prendre des routes séparées, Carcedo évolua même à Nice, dont il garde de grands souvenirs et un bon français. Le duo a débuté à Almeria pour ne jamais se quitter. « On ne peut pas dissocier le succès d'Unai et de Juan Carlos et réciproquement, appuie Saltor. Unai s'occupe davantage des mouvements offensifs et Juan Carlos de l'aspect défensif, notamment des principes qu'il a appris de Sacchi, pour qui il a joué à l'Atletico Madrid. Unai est aussi plus dur avec les joueurs tandis que Juan Carlos est souvent plus mesuré. » Une stratégie de gentil flic-méchant flic dont se souvient parfaitement De Palmas. « Mi-temps d'un match contre Malaga, on perdait 2-0. Unai m'a

Bio express

_Unai Emery

44 ans. **Né le** 3 novembre 1971, à Fontarrabie (Espagne).

PARCOURS DE JOUEUR (défenseur):

Real Sociedad (1990-1996), Tolède (1996-2000), Racing Ferrol (2000-2002), Leganes (2002-03), et Lorca Deportiva (2003-2005). **PALMARÈS DE JOUEUR:** néant.

PARCOURS D'ENTRAÎNEUR:

Lorca Deportiva (novembre 2004-2006), Almeria (2006-2008), Valence CF (2008-2012), Spartak Moscou (RUS, juillet-novembre 2012) et FC Séville (janvier 2013-2016). **PALMARÈS D'ENTRAÎNEUR:** Ligue Europa 2014, 2015 et 2016.



L'UNE DES CARACTÉRISTIQUES D'EMERY EST SA PROXIMITÉ AVEC LES JOUEURS COMME ICI À VALENCE AVEC ADIL RAMI.

PASCAL RONDEAU/LEQUIPE



mis minable, plus bas que terre. Juan Carlos lui a même dit de se calmer car il allait trop loin. Mes coéquipiers étaient stupéfaits car je n'avais pas été plus mauvais qu'un autre. Moi, je savais pourquoi il me descendait. J'avais reçu une offre d'Elche peu avant et on en avait parlé. Ils me proposaient un bon contrat et Unai m'avait dit d'attendre la fin de saison pour savoir si j'allais être prolongé à Almeria. Vu qu'il sait comment parler à tel ou tel joueur, il m'avait défoncé du genre : "Toi qui es si bon, tu es où là ?" Ça m'a tellement remonté que j'ai fait une seconde période de fou. On gagne 3-2 et je suis à l'origine de chacun de nos buts. »

Albert Crusat Domenech, l'un des créateurs de l'équipe qui joua ensuite à Wigan, se souvient de cette histoire. « Unai était un peu dingue. Je me souviens qu'il faisait souvent des changements offensifs quand on était en infériorité numérique. Il voulait gagner, le reste ne lui importait pas. » Contre le Betis Séville, il fera plus fort en remplaçant un défenseur par un attaquant alors que son équipe était à neuf. « Il s'est un peu calmé à Valence, mais il avait cette obsession de la gagne. Il vit pour gagner », décrit Salto; tandis que Laurent De Palmas le définit comme « un obsédé de la gagne avec une grosse paire de couilles. Il n'est pas bien costaud, mais il n'a peur de personne. Il nous disait que c'était son côté basque. »

DANS LE CHAUDRON DE MESTALLA

Pour sa montée en Liga, Almeria termina huitième, près des places européennes. Un exploit pour l'un des favoris à la descente. L'impact médiatique aidant, Emery fit parler, d'autant que les caméras captaient avec bonheur ses mimiques au bord de la touche. « Et encore, heureusement qu'elles n'étaient pas dans le bus après les matches où il buvait parfois un peu trop, sourit Crusat. On a passé des heures à rire avec lui. C'est un professionnel d'une exigence incomparable, mais qui a gardé ce côté humain, naturel. Certains joueurs n'y arrivaient pas avec lui car il est tellement passionné qu'il attend la même chose en retour. Je crois que sa plus grande tristesse, ce serait de tomber sur un groupe où les joueurs ne ressentent rien pour le football. » C'est ce qu'il dut affronter à Valence, qui le débâcha d'Almeria pour la saison 2008-09. « On s'était rencontrés à Lorca et c'avait duré des heures, se rappelle Juan Sanchez, le directeur sportif de l'époque. J'étais enchanté en rentrant, je savais que c'était notre homme. Unai a une énorme confiance en lui et en ses moyens. Il transmet cette confiance, cette assurance. J'ai été à l'origine de sa venue car les autres personnes au club voulaient un nom plus ronflant, un homme avec plus d'expérience. C'était encore un jeune entraîneur et il allait se tromper, oui, mais c'était un pari à prendre. »

Quatre saisons durant, Emery s'époumona à Mestalla, un stade aussi enfiévré qu'exigeant. Trois fois troisième, mais sans titre, il s'attira les quolibets d'une partie de la foule, notamment pour ses changements. « Burro, burro, burro » (Âne, âne, âne), chantèrent des fans mécontents de voir Pablo Piatti sortir pour Feghouli lors d'un match de Ligue des champions contre Leverkusen remporté par Valence (3-1). Pourtant, Emery n'était pas un âne et dut reconstruire un effectif chaque été à cause des nombreux départs (Villa, Silva, Mata...). « Je sais ce que c'est de jouer ici. C'est mon club, mais je crois que nous sommes trop durs avec nos joueurs et nos coaches. Personnellement, il me manque et je crois qu'il manque à tout le monde si l'on prend du recul, juge Juan Sanchez. On n'a travaillé que cinq mois ensemble, car je suis parti, mais ce fut un réel plaisir. Tu as un véritable échange avec lui. Il écoute tes idées et on débat. Le souci, c'est qu'il parle énormément, il est pire qu'une pie ! Il vit pour le football. Il travaille presque vingt-quatre heures sur vingt-quatre et, si les journées étaient plus longues, il en profiterait pour travailler plus. » Des propos qui renvoient à son surnom dans le vestiaire d'Almeria : « On l'appelait "el Enfermo de futbol" (le malade du football), car il en est réellement malade. Il boit football, il mange football, il dort football, et on se demandait s'il ne baisait pas football », plaisante De Palmas.

PAS AUSSI FOU QUE BIELSA, QUOIQU'...

Parti ensuite au Spartak Moscou (voir ci-contre), Emery avait emmené dans ses bagages l'un de ses hommes de confiance, son fameux ex-entraîneur de village, Mikel Jauregi. « Il m'avait déjà proposé le poste à Lorca, mais j'avais refusé en raison de ma situation professionnelle et familiale. Il m'avait appelé à Valence et j'ai encore dit non. L'année d'après, j'ai accepté et on a travaillé ensemble à Valence et au Spartak. En début de semaine, je lui fournissais un rapport vidéo complet sur les six ou sept derniers

SUITE PAGE 28



SON BREF PASSAGE À LA TÊTE DU SPARTAK (ICI AVEC MCGEADY), UN MAUVAIS SOUVENIR À EFFACER.

TOLGA BOZDOGLU/EP/ANAPFP

SON UNIQUE EXPÉRIENCE À L'ÉTRANGER

Le Spartak, un échec ?

En 2012, le technicien espagnol a été viré au bout de six mois du club moscovite. Où il n'a jamais été compris et inversement.

De mai à novembre 2012, Unai Emery a dirigé le Spartak Moscou. « C'est Valeri Karpine, alors directeur sportif, qui a noué les contacts. Il aimait sa manière de concevoir le football », explique Mikel Jauregi, qui a accompagné le technicien basque dans son staff. « On a été confrontés à un réel problème : la langue. Le russe étant totalement différent de l'espagnol, Unai a eu un souci de communication permanent avec les joueurs. Les traducteurs avaient aussi du mal à le comprendre, car il a tendance à parler vite. Il utilise aussi des expressions imagées, or, celles-ci ne veulent rien dire en russe une fois traduites littéralement. Et vu qu'il donne une grande importance à la psychologie et à la manière de parler aux joueurs... »

Qualifiée d'échec, sa parenthèse moscovite ne fut toutefois pas si désastreuse. « Loin de là, même », juge Alexis Prokoviev, président de l'association Russie-Libertés et fan du Spartak depuis sa tendre enfance. « Historiquement, le Spartak est un club réputé pour son beau jeu. Avec Emery, on avait retrouvé par moments cette identité historique avec des mouvements à une touche de balle. On a réalisé un sublime match à Barcelone, qu'on perd finalement 3-2. Il a toutefois subi de grosses défaites, et son image n'allait pas avec ce que les gens attendent d'un manager en Russie. Il était toujours souriant

et ne semblait jamais souffrir d'une défaite. Le jour où il a été photographié dans un restaurant après avoir perdu contre le CSKA, ça a fait jaser. »

LÂCHÉ PAR LES JOUEURS RUSSES. De même que les revers 5-0 au Zénith Saint-Petersbourg et 5-1 à domicile contre le Dynamo Moscou, pour ce qui fut son dernier match. « On disait à l'époque que les joueurs russes l'avaient lâché, qu'il y avait des conflits en interne, reprend Prokoviev. Dzyuba avait qualifié Emery de "petit entraîneur" après son limogeage. Ce que je remarque, c'est que personne n'a réussi au Spartak depuis des années, et que nous n'étions pas largués en Championnat (NDLR : cinquièmes). Je regrette qu'on ne lui ait pas donné plus de temps, comme beaucoup de supporters aujourd'hui. D'ailleurs, Dzyuba s'est récemment exprimé dans la presse pour dire qu'il s'était trompé sur Emery », conclut Prokoviev, qui décrit ces quelques mois comme « un couple qui ne se comprenait pas ». Au final, Emery a dirigé le club moscovite à 26 reprises pour un bilan de 12 victoires, 4 nuls et 10 défaites. Son principal fait d'armes fut la qualification pour la phase de groupes de la Ligue des champions aux dépens du Fenerbahçe Istanbul (2-1, 1-1) en barrages. Le Spartak termina toutefois bon dernier derrière le Benfica, le Celtic Glasgow et le Barça. ■ R.M.

« LE FOOTBALL, CE N'EST PAS SEULEMENT UN JEU, C'EST AVANT TOUT UN SENTIMENT. SOIT TU L'AS, SOIT TU NE L'AS PAS. »
UNAI EMERY

SUITE DE LA PAGE 27 matches de l'équipe qu'on allait affronter. On proposait ensuite un montage collectif et individuel afin de cibler de manière courte les probabilités de se retrouver devant telle action. Il ne laissait rien au hasard. Notre latéral gauche pouvait voir en quelques minutes tous les mouvements préférentiels de l'ailier qu'il allait affronter et comment le bloquer. » Parfois, lors de ses journées libres, Unai en profitait pour prendre le volant avec Jauregi, direction un stade. « Un lundi, il me dit : "Tu



SES TROIS SUCCÈS DE RANG EN C3 AVEC LE FC SÉVILLE ONT FINI DE CONVAINCRE LES DIRIGEANTS PARISIENS.

m'accompagnes pour Espanyol-Athletic Bilbao ?" Et boum, on a pris la voiture pour rejoindre Barcelone. On allait également parfois voir des rencontres de divisions inférieures. Il est au courant de tout ce qui se passe, de la Liga à la Troisième Division, en passant par l'étranger. » Un boulimique de football, mais qui garde tout de même un semblant de vie privée, notamment pour sa femme, originaire de Malaga. « Ce n'est pas Bielsa, non, relativise Jauregi. Marcelo est dans l'extrême, mais c'est quelqu'un qu'on admire. Je me souviens qu'on était en contact avec lui à l'époque où il s'occupait de la sélection chilienne. Mais Unai est différent, il est beaucoup plus sociable et n'a aucun souci pour dormir après les matches, même s'il a perdu. Mais ça lui arrive de se réveiller à 6 heures du matin pour regarder la vidéo. » Jauregi considère Unai comme « un petit frère, même plus. Il revient quand il peut dans notre village et c'est toujours comme avant. Il n'a pas tellement changé au fond. Tu lui donnes du football, du vin et de la bonne nourriture, et il est content. » À Valence, il a d'ailleurs sauvé l'un de ses restaurants favoris de la faillite. À Séville, il fréquentait aussi les bonnes adresses dans ses costumes taillés sur mesure. Ses proches et les employés de Séville – notamment Monchi – disent d'ailleurs de lui que c'est un homme raffiné et de goût.

LA MI-TEMPS DE BÂLE

L'Andalousie est également la terre d'où il a conquis l'Europe. La dernière victoire en Ligue Europa contre Liverpool, à Bâle, a parfaitement symbolisé son règne sévillan. « Un discours émotif à la mi-temps », dixit le milieu argentin Ever Banega, et une maîtrise des événements avec son clan dans les tribunes. « Il gesticulait comme à son habitude, mais ça ne l'empêchait pas de garder le contrôle, estime Jauregi. Il a fait remonter le bloc et a procédé à quelques ajustements tactiques qui ont étouffé Liverpool. Il a maîtrisé sa finale. » Durant la pause, Unai avait replacé ses joueurs dans un autre contexte, celui de Sanchez Pizjuan, là d'où presque personne ne sort indemne. « Si on comptait venir pour rien, autant ne pas venir du tout (...). Nous devons être nous-mêmes. À Sanchez Pizjuan, nous sommes guidés par une force spéciale avec le soutien que nous recevons. Ici, c'est un terrain neutre. Nous devons penser que nous sommes à Sanchez Pizjuan, avec notre peuple, ici et à Séville ! » Dix-sept secondes après la reprise, Gameiro égalisait. Un doublé de Coke, le capitaine, scellera un troisième sacre d'affilée historique, inscrivant son entraîneur dans la légende sevillista, un club dont il aime fredonner l'hymne. « Quand tu arrives dans un club, il faut prendre conscience de ce qu'il représente, de son unicité. Chaque endroit a sa conception du football, sa manière de le ressentir, juge Unai Emery. Ce que j'aime, c'est entrer dans un stade, regarder le public arriver, sentir l'adrénaline et l'ambiance monter. Voir les gens heureux, communier avec une équipe. Le football, ce n'est pas seulement un jeu, c'est avant tout un sentiment. Soit tu l'as, soit tu ne l'as pas. Quand je m'adresse à un joueur, je cherche à réveiller sa lueur, sa passion, son amour qu'il peut avoir pour son sport. C'est un des chemins de la victoire. » Et c'est par ce même chemin qu'il entrera au Parc des Princes à la rentrée. ■ R. M.

* Joder et Hostia peuvent se traduire par « putain ».

SA PHILOSOPHIE DE JEU

Pressing haut, latéraux offensifs et écrans de basket

Unai Emery prône un football à la fois aventureux et très étudié.

Recconnu pour son jeu offensif, Unai Emery ne reniera jamais ses principes. « On me parle souvent de la défaite 7-3 au Real (NDLR : le 30 octobre 2013, avec Séville). Oui, c'était embarrassant, mais je préfère cent fois perdre 7-3 en ayant produit du jeu que perdre 1-0 en restant derrière. » Jeune, l'entraîneur basque poussait ses envies de but à l'extrême. « Il a commencé à mettre de l'eau dans son vin à Valence, mais il voulait toujours imposer son jeu à l'adversaire, le chercher haut et utiliser toute la largeur du terrain, détaille Bruno Saltor. En tant que latéral droit, c'était un réel plaisir. L'une des premières choses qu'il attendait de moi concernait mon contrôle orienté. Ça le préoccupait beaucoup, comme le fait de réaliser une passe propre. »

LA RECONVERSION DE JORDI ALBA.

L'importance des latéraux est colossale dans son système assez libre où les permutations vont bon train chez les joueurs offensifs. « Tout le monde voit Jordi Alba comme un latéral gauche aujourd'hui, mais, à l'époque, il n'avait jamais joué à ce poste, explique Juan Sanchez, ancien

attaquant et directeur sportif de Valence. Il jouait en réserve et Unai voulait l'essayer comme latéral. Il estimait qu'il ne ferait jamais une grande carrière comme ailier, mais qu'il pouvait apporter comme latéral avec plus d'espace devant lui. Alba allait tellement vite qu'il le voyait évoluer comme un second milieu. Il a fallu convaincre le joueur. Mais, comme Unai est plus têtu que lui, ça a marché. » Cette importance des latéraux se traduit même par un chant sévillan : « Emery, mete a Coke por Mariano ! » Une écharpe a d'ailleurs été éditée avec ce fameux changement de latéral droit. Autre caractéristique, l'extrême soin accordé aux combinaisons sur phases arrêtées. « Il adore utiliser des écrans à la manière des joueurs de basket, narre Laurent De Palmas. Deux joueurs s'occupent de poser un blocage pour libérer la course d'un coéquipier qui vient couper la balle. On avait mis plein de buts sur corner ou coup franc grâce à ça, car on changeait souvent ces petits systèmes. D'ailleurs, on peut voir que Rami abuse des blocages en sélection, mais que personne ne s'en sert ! » ■ R. M.